Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 34

Rubrik: Lettre de Munich

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

par quelques paroles brèves, mais émouvantes d'éloquence et qui soulevaient la foule.

A Genève, la position était délicate, il fallait ménager les susceptibilités des divers partis, la vieille aristocratie genevoise, le peuple proprement dit, assez remuant; les partis religieux, les idées conservatrices et républicaines. Mais il savait admirablement trouver des mots propres à électriser tout le monde. C'est ainsi qu'il termina l'une de ses allocutions par ces mots : « A genoux devant Dieu, et debout devant les Rois. »

Le comité d'organisation avait fait réimprimer le *Recueil des Chants nationaux* à quelques milliers d'exemplaires. Chaque exemplaire était recouvert d'une enveloppe rouge et jaune, aux couleurs genevoises. Les autorités de la ville étaient en tête, et la foule qui assistait aux leçons de chant était immense. La cathédrale de St-Pierre ne pouvait plus la contenir.

Chacun voulait aller voir et entendre le rénovateur du chant, et chanter sous sa baguette. L'enthousiasme était si grand, que les malades sortaient de leur lit pour aller chanter, et que plusieurs personnes gravement atteintes dans leur santé furent guéries subitement et allèrent à l'église chanter ou entendre chanter.

A Genève, comme dans le canton de Vaud, en quinze séances le peuple apprit à chanter et chanta correctement tous les morceaux du recueil. Ici encore toutes les classes de la société, hommes et femmes, étaient confondues; chacun prenait sa place dans les quatre parties, et coudoyait peut-être son adversaire de la veille. — L'harmonie avait fait naître la vraie fraternité.

Des ovations de toute nature furent faites au maître; des chœurs de dames venaient lui donner des sérénades sous ses fenêtres, et il était traité comme un homme extraordinaire.

La ville de Genève lui exprima sa reconnaissance par des souvenirs des plus précieux, et en commémoration de ces événements, elle fit frapper la belle médaille confiée aux soins du graveur Lander; elle porte d'un côté le buste de J. B. Kaupert et de l'autre côté ces mots :

A B. Kaupert, Genève reconnaissante, 1833.

Un exemplaire en or de cette médaille fut offert à J.-B. Kaupert et d'autres en bronze furent livrés au commerce.

Depuis cette époque, J.-B. Kaupert a continué à s'occuper d'agriculture, de sciences et de l'éducation de ses six enfants.

Il a conservé sa santé et ses facultés intellectuelles en parfait état jusqu'à la fin de sa vie. Il aimait à relire les auteurs classiques en latin et en grec, et même les saintes Ecritures en langue hébraïque. Il n'a jamais cessé de s'intéresser à tout ce qui pouvait être utile à sa patrie suisse, et il a été aussi bon père que bon citoyen.

Le 10 mai 1863, au retour d'une promenade, il se plaignit de maux de tête, un ardent soleil l'avait congestionné. Il s'endormit pour ne plus se réveiller.

Il avait 77 ans.

Pour le présent travail j'ai eu besoin de recourir aux lumières d'autrui. Je prie tous ceux qui m'ont aidé de diverses manières, et particulièrement Mmes *C. de Gerzabek*, à Lausanne, *Buenzod*, à Morges (petites-filles de Kaupert); MM. les professeurs *Ernest Naville*, *Paul Privat* (Genève) et *Passard*, fabricant de pianos à Morges, de recevoir ici l'expression de ma reconnaissance.

HENRI KLING.

LETTRE DE MUNICH

Mon ami Barriache Lachinion est vraiment l'être le plus cocasse que l'on puisse imaginer. Quel dommage qu'il ne veuille pas écrire! Depuis six mois je le tenaille pour qu'il envoie quelque article à la *Musique en Suisse*, mais en vain : sa haine de la critique est trop violente; il n'admet pas que l'on perde son temps à juger les autres. — « Cela ne sert à rien! » dit-il. « As-tu jamais vu que la critique ait eu la moindre utilité? A-t-elle contribué au développement de l'art, éclairé l'opinion publique, découvert les génies? A-t-elle glorifié Beethoven et Wagner de leur vivant, ou cherché à les écraser? N'est-ce pas au contraire depuis leur apothéose qu'elle déchiquette leurs œuvres et répète mille fois des choses que l'on sait par cœur, pour l'encombrement des bibliothèques et des revues? — Non! tu ne me feras jamais prendre une plume pour

dire mon opinion; d'abord, parce que n'étant pas compositeur moi-même, je n'aurais pas l'insolence de taxer ceux qui le sont! Et même si j'étais compositeur, je ne les jugerais pas! Une personnalité créatrice est trop subjective pour pouvoir se placer à tous les points de vue : Le grand Weber ne comprit pas Beethoven; Schumann médit de Wagner; Brahms et Bruckner s'entre-dévoraient; l'anthropophage Berlioz prétendit bourgeoisement que Wagner bannissait la mélodie, etc. Tiens, si j'étais forcé de faire de la critique, ce serait pour la combattre, prouver son inanité, amasser les innombrables documents témoignant de ses erreurs! »

Ah! quel homme étrange que Barriache! Depuis trois ans que nous sommes ensemble, nous n'avons pu nous accorder une seule fois. Il personnifie la contradiction. Mais, en dépit de ses paradoxes, je l'aime fort, car il fut pour moi « le sage ami » dont parle Boileau; il modéra mes enthousiasmes, réprima mes emballements, me força à raisonner mes impressions et à découvrir ainsi les grandes lois esthétiques. La délicatesse extrême de son goût ne lui fait reconnaître qu'une minorité de chefs-d'œuvre. Il est pourtant trop sévère. Que de fois lui dis-je : « Barriache, tu ne te plais plus au concert ni au théâtre, tu n'es plus un être passif qui vibre inconsciemment aux ondes sonores; toute impression passe par le crible de ton analyse et tu rejettes impitoyablement celles que ta raison répudie; tu n'as plus qu'une joie intellectuelle. » — « N'est-elle pas supérieure à la joie purement sensuelle? » réplique Barriache.

Nous étions ensemble à la première de *Messidor*. Moi, je fus empoigné par cette œuvre dont les beautés font oublier les faiblesses. La vigueur, la santé qui l'emplissent me firent passer sur le réalisme un peu cru du livret. *Le Rêve* lui est certainement cent fois supérieur; mais il y a dans *Messidor*, comme dans toute la musique de Bruneau, une telle sincérité, une telle aspiration à la Nature, à la Vérité, et une langue si expressive, si simple, que je préfère de beaucoup cette œuvre aux plagiats wagnériens et aux éternels symbolismes du Renoncement. Mais Barriache ne voit que les défauts d'une œuvre! Il me harcelait; « A quoi sert le ballet? A quoi sert le pâtre? Toutes les scènes où il apparaît sont inutiles et, par conséquent, nuisibles, car dans une œuvre tout doit concourir au but final; ce pâtre est un parasite de l'action. » — Ah! raisonneur, sophiste! Ce pâtre est un épisode merveilleux! Son chant vous transporte à la montagne, dans les rochers, les pâturages et les forêts; ses paroles sont d'une haute et profonde philosophie : celle du retour à la Nature; il n'est point inutile, car il sert *d'antithèse*, de contraste, lui le simple, le pauvre, content de son sort, avec ces gens de la plaine qui se haïssent et s'envient; sa présence apporte un souffle d'air pur et de bonheur, et sa sérénité rend encore plus noire l'âme basse et haineuse de Mathias le révolté.

Messidor fut accueilli très chaleureusement par le public munichois, qui reconnut en son auteur un musicien de premier ordre. Mais, Messieurs les critiques se sont vite abattus, comme des sauterelles, pour faire leur besogne destructrice.

D'un caractère tout différent est *Ingwelde*, drame lyrique de Max Schillings, dont on salua la reprise avec enthousiasme. Autant le lyrisme de Bruneau est communicatif et spontané, autant celui de M. Schillings est concentré, méditatif, profond; tout d'abord on reste froid, mais peu à peu on se sent ému, pénétré, saisi irrésistiblement, et l'on admire avec respect cette œuvre d'une énergie farouche et d'un style toujours empreint de la plus grande dignité.

Nous avons eu de fort beaux concerts. D'abord celui du pianiste Carl Friedberg, un jeune artiste d'un très grand talent, dont l'exécution de la fugue en la mineur, Bach-Liszt, fut d'une clarté et d'une grandeur admirables. Puis Ysaye! qui joua en trois fois avec Mme Langenhan-Hirzel les dix sonates de Beethoven. J'épargne au lecteur les épithètes; avec un tel génie il n'y en a pas d'assez *neuves* ni d'assez fortes pour exprimer son admiration. Oh! cette sonate en ut mineur! C'était écrasant de puissance, de noblesse, de force! Et quelle joie absolue et franche dans le scherzo! Pourtant ma jouissance ne fut pas parfaite, à cause du désaccord de style entre la pianiste et le violoniste, Ysaye interprète le Beethoven d'une façon si vivante, si dramatique, que le style soi-disant classique dont on prétend avoir la tradition en Allemagne, paraissait bien mesquin en regard des sonorités colorées et enveloppantes du violoniste belge.

Enfin le concert de Risler avec Mme Lula Mysz-Gmeiner, une cantatrice à la voix de velours et dont l'intelligente et géniale interprétation se plie à tous les genres. Il y avait au moins quatre ans que je n'avais entendu Risler. Son toucher, sa finesse m'émerveillèrent; le piano cesse d'être un xylophone sous ses doigts, il

chante, il vibre, Barriache exultait! Jamais je ne le vis si enthousiasmé. Comme, au début, je trouvais le jeu de Risler un peu froid, — n'étant plus accoutumé à cette force latente et contenue, — il me secoua: « Regarde! regarde! Est-ce beau! pondéré! proportionné, comme un temple grec! » Il a raison : le jeu de Risler est architectural; ses gradations, ses nuances, son interprétation, tout est réglé comme les différentes parties d'un édifice.

Mais, je m'arrête. Oserai je envoyer cet article? Je tremble déjà.... Enfin je l'envoie! Mais, ô mes chers lecteurs, que pas un de vous n'ait la perfidie d'en informer mon ami Barriache Lachinion!

ERNEST BLOCH.

LETTRE DE BALE

A Bâle, la vie musicale est entrée, avec la saison de 1902-1903, dans une nouvelle phase.

Pendant plus de vingt-cinq années, M. Alfred Volkland avait été comme directeur musical, à la tête de l' « Allgemeine Musikgesellschaft, » du chœur mixte « Basler gesangverein » et de la « Basler Liedertafel, » et doué d'une conscience rare, il avait vieilli à cette tâche épuisante. Des difficultés toujours plus sérieuses se montrèrent, entravant la profession de « maitre de chapelle, » liée à un grand effort physique et il y a deux ans déjà, Volkland avait dû se décharger sur des épaules plus jeunes d'une partie de son travail. Ce fut M. Hans Huber qui reprit la direction du « Gesangverein. » Cependant, des journalistes sans égards ne manquèrent pas de dénigrer M. Volkland dans des appréciations dépourvues de tact, non seulement dans les feuilles locales, mais dans la presse spéciale, étrangère. Attaqué de tant de côtés, M. V., se rendit enfin et donna sa démission pour l'automne 1902. La question se posa alors pour les trois sociétés citées plus haut, de nommer à nouveau un directeur commun, ou de rompre une association existant depuis cinquante ans. La « Musikgesellschaft » demandait à bon droit un chef d'orchestre de la nouvelle école, et la « Liedertafel, » pour les chœurs d'hommes, un directeur dans le mouvement moderne. On ne croyait plus possible de concentrer ces deux fonctions sur une même tête et cela parut une solution favorable que Hans Huber gardât le « Gesangverein » et qu'il se chargeât en outre de la direction des concerts symphoniques. Mais c'était « compter sans son hôte, » et il n'entrait nullement dans les idées de H. Huber de se laisser lier davantage encore au pupitre de chef d'orchestre. A côté de sa direction de l'Ecole de musique qu'il a portée à un degré inespéré, et de son professorat de piano, si recherché, il n'aurait eu après la reprise de la place de « maitre de chapelle, » que trop peu de temps à donner à ses compositions, et cela eût été très regrettable à un moment où ses symphonies font le tour des salles de concerts, et où les éditeurs les plus importants s'honorent de recevoir ses œuvres.

L'on s'aperçut alors de l'importance du vide à remplir, et plus d'un fidèle sociétaire de la compagnie de musique bâloise en fut angoissé. Déjà des pourparlers pour obtenir la grande fête de musique allemande de 1903 étaient engagés par notre ville. Il était donc de toute évidence, qu'un chef d'orchestre expérimenté et possédant à fond la littérature et l'exégèse modernes, pouvait seul en ce moment prendre la responsabilité de l'honneur musical de la ville de Bâle. Ce directeur devait en six mois, se faire à notre situation, habituer à sa direction la troupe de musiciens qui lui serait confiée et modeler à son goût les deux sociétés de chant.

C'est à l'honneur des personnes consultantes d'avoir de prime abord cherché ce candidat en Suisse, et c'est une gloire pour ce pays et pour l'art musical suisse de s'être attaché l'homme qui dirige à présent, non seulement à la satisfaction générale, mais avec un succès au-dessus de toute attente, les trois plus brillantes sociétés musicales, de la ville de Bâle.

Hermann Suter, qui fut nommé à l'unanimité pour reprendre la succession de Volkland, est né en 1870 à Kaiserstuhl, en Argovie. Il suivit le Gymnase de Bâle et reçut aussi ici une partie de son éducation musicale, sous Hans Huber, Alfred Glaus et Selmar Bagge. Ses études terminées aux Conservatoires de Stuttgart et de Leipzig, il se fixa à Zurich en qualité de professeur de musique, d'organiste et de directeur de chorale. Bientôt il fit parler de lui, tant comme directeur de sociétés de chant que comme compositeur de mérite, si bien que le « Gemischte Chor Zurich, » venait de l'appeler à sa direction et qu'il était désigné par chacun pour le successeur futur de Fréd. Hegar. Mais Bâle devança les Zurichois, et à présent, il est des nôtres et en sera longtemps, nous l'espérons. Qu'il me soit permis